

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25 OCTOBRE 2015



D'après une histoire vécue

Le roman s'écrit de plus
en plus dans les frontières du réel.
Au prix de l'imagination ?

CHRISTIAN TIFFET

Histoires inspirées de faits réels, biographies, autobiographies, récits de vie. On assiste depuis quelques années à une forte montée de ce qu'on peut bellement appeler les « écritures du réel » — qu'elles soient peu ou prou teintées d'imagination. Et la tendance est forte, très forte en cette rentrée automnale, tant du côté québécois que du français. En littérature, le « vécu » et le « vrai » gagnent-ils du terrain sur l'imagination ?

CATHERINE LALONDE

C'est aux États-Unis que se remarque d'abord la montée de ce qu'on nomme là-bas la « non-fiction ». Portée par le journalisme littéraire (« literary journalism ») des années 1960, la vague est poussée ensuite par les mémorialistes des années 1990. Sophie Létourneau, écrivaine et professeure en littérature contemporaine à l'Université Laval, s'intéresse depuis longtemps à la question de la représentation du réel et au rôle des écrivains dans le monde. Et conséquemment, à ce « genre » que forment les écritures réelles. Elle constate aussi leur progression. « Au XVII^e siècle, l'œuvre de littérature par excellence devait être inspirée des Grecs; au 19^e, les textes devaient être en vers. Au XX^e siècle, on a considéré, surtout dans les traditions

française et québécoise, que la littérature était une œuvre de fiction, et surtout un roman. Mais on remarque actuellement une montée de la non-fiction, qui s'impose, qui rebalance, et qui redéfinit ce qu'on considère comme étant littéraire ou comme ne l'étant pas. »

Le XXI^e siècle sera-t-il celui des écritures du réel? Si l'attribution du vrai, du vraisemblable et du vécu est partout — à la télé, dans les médias, sur les réseaux sociaux —, il ne serait pas seulement motivé, du moins en littérature, par le narcissisme d'époque et la fascination des mises en scène de soi. « Je pense qu'il y a un nouvel espace qui s'ouvre en littérature, poursuit celle qui a signé le roman *Chanson française* (Quarantier, 2013), qui n'est plus tant de l'ordre de la représentation que de la performance ». Comme en arts visuels, où poser un geste, créer un événement devient œuvre en soi.

Sophie Létourneau cite le *Duras aruspice* de Catherine Mavrikakis. La penseuse y revient sur un article écrit par Marguerite Duras et inspiré d'un infanticide. « Elle dit qu'on s'attend à ce que les écrivains fassent une littérature qui n'a pas d'impact sur le monde dans lequel on vit, résume Létourneau, qu'ils restent dans l'espace de la fiction, cet espace sans lien avec l'actualité, la réalité, sans lien avec des personnes vivantes. »

L'imagination, au ban du monde

Bref, dès que l'écrivain se mêle de réalité, c'est comme s'il sortait de sa place assignée; et la littérature conséquemment n'est plus qu'un ornement. Quand la littérature fait irruption dans le monde dans lequel on vit, c'est cette transgression qui choque — pas seulement l'exposition de soi, l'impudeur ou le « je » qu'on associe trop souvent aux écritures du réel.

« Le « je » domine dans ces textes en ce moment, mais il n'est pas nécessaire. Emmanuel Carrère en est un bon contre-exemple, quand il mêle une posture biographique à l'histoire du catholicisme dans *Le royaume* [P.O.L., 2014], par exemple. Il se promène davantage que d'au-

tres sur ce large spectre qui va de l'ego au monde. »

Le corps même de l'écrivain, la place qu'il prend dans l'actualité, par le scandale ou la promotion, peuvent être vus comme un événement. « Beaucoup d'écrivains, par exemple ceux qui pratiquent, disons, "l'autobiographie radicale", posent ainsi un geste pour troubler le réel. Simon Liberati, avec *Eva* [Stock], cherche une justice pour sa compagne Eva Ionesco. Comme Christine Angot [Un amour impossible, Flammarion] ou feu Nelly Arcan [Putain, Seuil], qui, en exposant même leurs propres corps, vont briser l'espace de sécurité que peut être la fiction. Ce désir d'intervenir fait — et ce n'est qu'une hypothèse — qu'auteurs et lecteurs sont à redéfinir la littérature en même temps qu'ils redéfinissent le monde dans lequel on vit; et le rôle que peut jouer la littérature... »

Si elle constate elle aussi la montée des écritures du réel, pour l'éditrice d'Héliotrope et observatrice de la littérature Olga Duhamel, « ce qui se joue depuis quinze ans dans l'écrit autour de l'intimité participe de quelque chose de différent à mon sens. Ces "écritures du

VOIR PAGE F 5 : VÉCU



La crasse
envie d'adultère,
sous la loupe
de **Fanny Britt**

Page F 3



Et combien ça
vaut, vraiment,
la **littérature?**

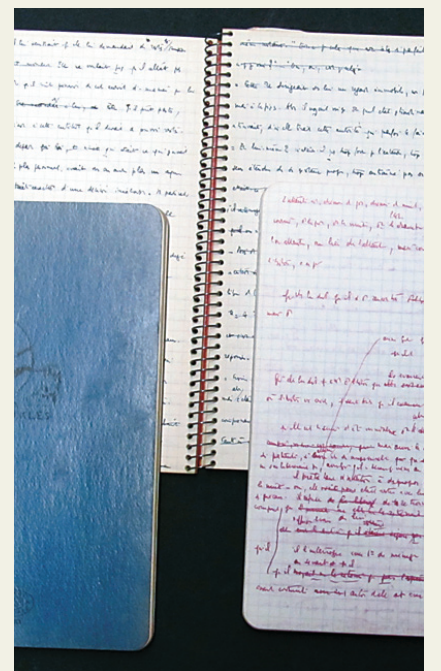
Page F 4

Blanchot à Harvard

La bibliothèque Houghton de l'Université Harvard a fait l'acquisition des archives du philosophe, romancier, critique et théoricien littéraire Maurice Blanchot (1907-2003). Si sa posture politique à l'aube de la Seconde Guerre mondiale demeure fortement critiquée et discutée — Blanchot s'est engagé pour l'antisémitisme et l'extrême droite, avant de balancer ensuite vers le communisme et une certaine extrême gauche —, il fait partie des penseurs qui ont influencé les postmodernes et les post-structuralistes.

C'est la fille de l'auteur, Cidalia Blanchot, qui a cédé 20 cartons de documents et artefacts, dont plusieurs écrits inédits, à Harvard. On y retrouve des manuscrits, des tapuscrits, des épreuves; des études, essais et critiques; 26 carnets qui relient des notes et traductions autour de textes de Nietzsche, Hegel, Heidegger, Marx et Kafka; des notes de lecture sur Valéry, Sagan, Sartre, Foucault, Derrida; des correspondances (Antelme, Derrida, Bataille). Et des centaines de lettres de son amante des années 1940, Denise Rollin.

Le Devoir



MAURICE BLANCHOT
Détail de trois des 26 cahiers de Maurice Blanchot, contenant des notes de lecture et des brouillons de lettres



Librairie
Monet

Des livres
et des libraires

librairiemonet.com

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Agonie

Doux dément, un 35^e livre pour Gilles Archambault

CHRISTIAN DESMEULES

Devenu trop las pour inventer, Gilles Archambault, longtemps collaborateur au *Devoir*, choisit d'interroger des miroirs qui lui renvoient une image à peine déformée du réel. Octogénaire, veuf inconsolable (*Qui de nous deux?*, Borel, 2011), écrivain abondant, mais apparemment négligé, il a mis un terme à la plupart de ses activités professionnelles, leur préférant désormais le confort de ses papiers jaunés et de ses vieilles pantoufles.

Une autofiction? Si on veut. *Doux dément*, son 35^e titre depuis *Une suprême discrétion* (Borel), paru en 1963, alimente la confusion entre auteur, narrateur et protagoniste, qui tous portent le même nom, ont écrit les mêmes livres, partageant parfois les mêmes amis. «*De la fiction de vieil homme*», confie Gilles Archambault. Lequel?

Celui-là, peut-être, qui s'inquiète en permanence de sa position marginale dans la vie littéraire et qui se demande ce que lui vaudra ce *Doux dément* qu'il est vaguement en train d'écrire? Ce vieillard aigri et solitaire qui entretient le souvenir ému de sa femme, qui, à l'occasion, le surnommait avec affection «*mon doux dément*»?

Cet auteur incontinent qui est «*plus ou moins Gilles Archambault*» nous raconte ainsi le moment de «*déraison*» qu'il a connu avec une jolie femme beaucoup plus jeune que lui, Anouk, une agente immobilière de quarante ans qui a emmenagé dans son immeuble il y a aura bientôt deux ans. Troublé et attiré physiquement par



MARIE-HÉLÈNE TREMBLAY LE DEVOIR

Doux dément alimente la confusion entre auteur, narrateur et protagoniste, qui tous portent le même nom...

elle, mais sans le moindre espoir — fatalité qui ne tient pas au fait qu'elle n'aime ni le jazz ni les mêmes écrivains que lui —, l'écrivain est confiné au rôle d'ami fasciné, de voisin utile et de spectateur impuissant de sa vie amoureuse.

Le temps que va durer cet épisode d'enchantement illusoire et passager, tout au plus quelques semaines, cette femme va ainsi occuper à son insu le centre de l'existence du vieil homme. Un secret qu'il n'osera pas dévoiler au petit groupe d'amis avec qui il se réunit tous les mois dans le restaurant d'un hôtel français (rien de moins) du centre-ville de Montréal pour de longs «*déjeuners*» où coulent à flots l'alcool et la nostalgie.

Des rencontres qui sont l'occasion pour cette «*petite bande*» de retraités repus (anciens hauts fonctionnaires, professeurs d'université, réalisateurs à Radio-Canada, chacun plus ou

moins écrivain), conscients pour la plupart que leur époque est révolue, de refaire encore un peu le monde ou de partager leurs soucis érectiles.

Sous les jérémiades, ce récit dilué d'un ultime sursaut sentimental contient quelques passages touchants sur la solitude des vieilles personnes. «*Je suis entré dans un âge qui n'est au mieux qu'une antichambre de la mort.*»

L'écrivain au cœur sombre

Mais ce qu'il donne d'une main, il le reprend de l'autre. Et sous le détachement feint de ce Gilles Archambault, le narrateur de *Doux dément* — à ne pas confondre avec Gilles Archambault né à Montréal en 1933 —, souffre ainsi un long lamento inquiet quant à son importance dans la vie littéraire. Un art du paradoxe qui tient parfois aussi dans une phrase: «*J'ai besoin d'une solitude*

qui pourtant me désespère.»

On cherche ici et là, bien sûr, des traces d'ironie ou d'autodérision, avant de se rappeler qu'il y a longtemps que Gilles Archambault — l'autre, peut-être le «*vrai*» — est pour ainsi dire à l'article de la mort. Depuis toujours, son œuvre abondante, faite de romans, de récits et de recueils de nouvelles, se fait l'écho d'une longue agonie. Ce *Doux dément* n'y fait pas exception. Il se tient pourtant encore debout, et ses livres continuent à recevoir un accueil qui ferait envie à nombre d'auteurs moins fortunés.

Solitude, imminence de la mort, futilité de l'écriture: des thèmes qui étaient déjà à l'œuvre dans *De l'autre côté du pont* (Borel, 2004) ou dans *Lorsque le cœur est sombre* (Borel, 2013). Archambault est un pessimiste de fond qui tape depuis longtemps sur la même casserole et qui croit que personne ne l'entend.

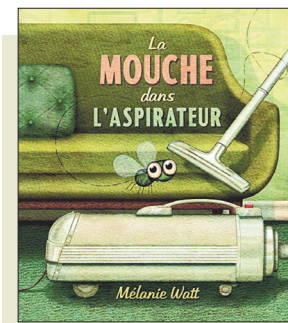
Mais le vrai frisson qu'il éprouve, qui en est un de terreur lente, est bien le sentiment de glisser lentement dans l'oubli, comme homme ou comme écrivain. C'est la pointe d'amertume qui semble recouvrir cet adieu à la séduction et aux femmes, et qui donne à ce roman des airs de dernier tour de piste d'un vieux lion.

Doux? Assurément. Dément? À vous de voir.

Collaborateur
Le Devoir

DOUX DÉMENT
Gilles Archambault
Borel
Montréal, 2015, 248 pages

LA VITRINE

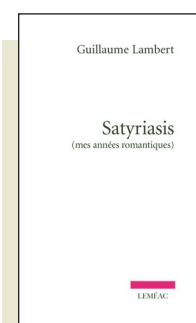


JEUNESSE

LA MOUCHE DANS L'ASPIRATEUR
Melanie Watt
Scholastic
Toronto, 2015, 96 pages

L'auteure et illustratrice des séries Chester et Frisson l'écuriel nous arrive cet automne avec un album complètement différent dans lequel elle exploite de façon métaphorique la notion de deuil et les étapes qui s'y rattachent. Tout en conservant le style humoristique qu'on lui connaît, Watt raconte l'histoire d'une mouche qui se retrouve inopinément prisonnière d'un aspirateur. Du déni à l'acceptation en passant par la colère, Mouche explore l'intérieur de ce sac poussiéreux, rempli de mille et une babioles, et aspire à revoir la lumière. Dans un format carré et rigide, les illustrations pleine page, les différents plans et angles de vue ont pour effet de nous plonger littéralement au cœur des émotions de ce petit diptère attachant et de l'univers parallèle dans lequel il se trouve. Le jeu des couleurs, passant de l'obscur fond du sac au rayon lumineux de la sortie — véritable espoir au bout du tunnel —, est particulièrement signifiant et ajoute à la portée philosophique de cet album franchement bien réussi.

Marie Fradette

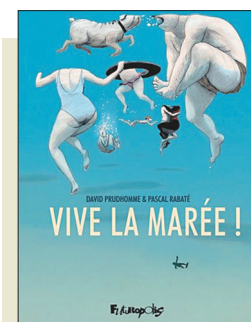


ROMAN

SATYRIASIS
(MES ANNÉES ROMANTIQUES)
Guillaume Lambert
Leméac
Montréal, 2015, 120 pages

Comédien et scénariste né en 1984, Guillaume Lambert signe un premier roman sur le thème de l'obsession, une plaquette captivante, un monologue qui se dévore d'un seul trait. Au-delà de son caractère éminemment autofictionnel, le livre, qui aurait très bien pu s'intituler *La vie sexuelle de Guillaume L.*, est surtout introspectif au sens le plus noble du terme. Confessions érotiques d'un jeune gai en quête d'absolu, le récit est impudique, cru et un brin nihiliste, nécessairement narcissique, parfois même complaisant, mais surtout honnête, démesurément romantique et le plus souvent porté par une savoureuse dérision. «*À l'aube de la trentaine, j'ai raté ma vie. J'ai absolument tout raté. Tout, autour de moi, est faux, construit sur des bribes d'amitié et de romance, éphémères et insolites.*» Adoptant un style quelque peu durassien, empruntant allégrement au jargon des réseaux sociaux, le roman traduit avec justesse la cruauté de l'abandon amoureux et les affres de la compulsion sexuelle. «*Restera la sensation d'avoir touché le fond, à se demander ce qui était vrai et ce qui était faux, ce qui a bien pu servir cette histoire.*»

Christian Saint-Pierre

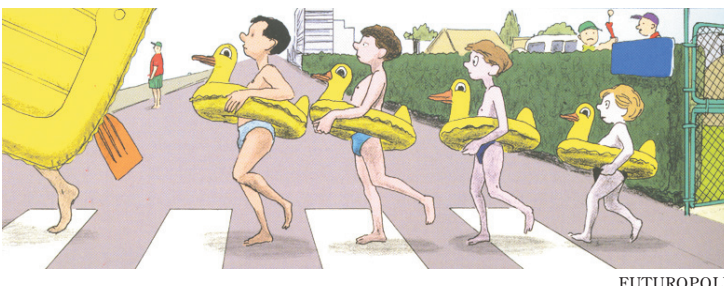


BANDE DESSINÉE

VIVE LA MARÉE!
David Prudhomme et Pascal Rabaté
Futuropolis
Paris, 2015, 120 pages

«*On allait au bord de la mer, avec mon père, ma sœur, ma mère. On regardait les autres gens. Comme ils dépensaient leur argent. Nous, il fallait faire attention, quand on avait payé le prix d'une location...*» C'est fatal. En ouvrant *Vive la marée!*, les paroles de la chanson *Les vacances au bord de la mer* de Michel Jonasz se font, elles aussi, montantes, comme une série de vagues douces caressant de manière symbiotique ce récit plein de langueur, de chaleur, de couleur et surtout de petits riens — un château de sable, une séance de crémage, un chien qui court... — qui font la plage, l'été. Tout est en impression, en détail et en humanité dans cette œuvre assemblée à quatre mains qui explore avec la sensibilité connue des deux auteurs ce temps suspendu que représentent les vacances, de l'embouteillage au plateau de fruits de mer. Bien sûr, il ne se passe pas grand-chose, mais c'est finalement beaucoup quand, comme sur la plage, on tient la pose pour regarder.

Fabien Deglise



FUTUROPOLIS

PREMIER ROMAN

Évanescent souvenir

DOMINIC TARDIF

Qu'est-ce qu'un souvenir, sinon une évanescence fiction dont les contours se reconfigurent dès qu'on tente de les fixer? Féconde question que diffracte en une série de pistes *Chaque fois, je l'invente*, douce méditation sur les raisons et déraisons gouvernant ce grand foutoir qu'est la mémoire.

Côte à côte, la vie banale de deux endeuillés, colonisés par la douleur de la perte comme par le crescendo d'une longue fièvre. Pourquoi m'a-t-il quittée? répète une mère au sujet de son fils squatteur, alors

que tous les objets qui encombrant l'appartement dont elle est chassée convoquent son visage. Dans quelles circonstances est réellement morte ma mère? se demande pour sa part le jeune employé d'un café, orphelin depuis l'enfance, lui aussi forcé de quitter son immeuble, qu'on démolira bientôt.

Il n'y a que très peu d'action dans ce modeste premier roman de Stéphanie Bellemare-Page: vaporeuses évocations de voyage, contemplatives déambulations urbaines, portraits inquiets d'un Montréal asphyxié d'un côté par la pau-

reté dont on se lave les mains et de l'autre par l'embourgeoisement urbain dont les conséquences seront vite ravalées sous l'ombre des condos. Le tableau se compose lentement, par touches impressionnistes, presque toujours dans le meilleur sens du terme, sauf lorsque le crayon éditorial s'alourdit. Rythme engourdi d'une écriture épousant la cadence tranquille des tyranniques marées de la réminiscence.

«*Mettre de l'ordre dans mon passé me semblait tout aussi difficile que de trier mes objets par catégories, ou de remplir une boîte de ceux dont j'aurais à me départir. On ne pouvait classer les souvenirs par ordre alphabétique ni les disposer de façon chronologique [...]. Ils surgissent à tout moment, de façon chaotique, illuminent le regard ou, au contraire, viennent l'assombrir.*», observe la mère.

Surtout des questions

En alternant systématiquement entre un chapitre narré à la première personne (la femme, sans prénom) et un autre à la troisième personne (le jeune homme, baptisé Guillaume), Stéphanie Bellemare-Page tisse tout un réseau de correspondances dont elle se garde la plupart du temps d'attacher les ficelles, courageux saut dans le vide témoignant d'une salutaire confiance envers ses lecteurs. Roman choral? Parlons plutôt d'une élégante plainte

qu'entonneraient en canon deux naufragés.

En posant plus de questions qu'elle ne donne de réponses, l'auteure jette un regard plein de soupçons sur les lieux et les objets, à la fois amulettes contre l'oubli et grosses roches au fond du bateau du deuil. Son sens du doute s'étend jusqu'au pouvoir des mots, et de l'art, face à l'absence de l'autre. Guillaume ne pourra peindre sa mère qu'en proposant le portrait de *Douze femmes* (nom d'une exposition qu'il présente). Le souvenir, pour ne pas trahir son objet, doit-il obligatoirement assumer son statut de vaine esquisse?

«*Les rues du village étaient habitées par des chiens errants, dont je me méfiais au début. Certains étaient assez mal en point, pouvaient à première vue paraître dangereux, agressifs.*», se rappelle la narratrice au sujet d'un tragique séjour à la baie James. Le passage serait insignifiant si, en pointant ces animaux, Stéphanie Bellemare-Page ne semblait pas formuler sa propre définition de la mémoire, village brumeux peuplé de bêtes perdues à apprivoiser.

Collaborateur
Le Devoir

CHAQUE FOIS, JE T'INVENTE
Stéphanie Bellemare-Page
Leméac
Montréal, 2015, 128 pages

FRANCE THÉORET

LEMÉAC

Va et nous venge

«*La romancière et essayiste, qui a reçu le prix Athanase-David en 2012 pour l'ensemble de son œuvre, explore l'univers des prédateurs à travers quatre histoires de femmes. Son écriture simple et ciselée ainsi que son esprit empathique et analytique transcendent les vies qu'elle expose.*»

Danielle Desbiens, *Échos Vedettes*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

LANCEMENT

Dans le regard de Luce

DE PAULINE GILL
PUBLIÉ CHEZ VLB ÉDITEUR

JEUDI LE 29 OCTOBRE 2015 À 18 H

À LA LIBRAIRIE ALIRE, ENTRÉE PORTE 6

alire LIBRAIRIE INDÉPENDANTE AGRÉÉE

Place Longueuil :: 825, rue Saint-Laurent Ouest, Longueuil (Québec)
www.librairie-alire.com :: 450 679-8211 Librairie Alire inc

LIBRAIRIE

ACHAT À DOMICILE
514-914-2142

Fonds universitaires :
• Littérature, Philosophie,
Sciences humaines
• Pléiade

Art québécois et international
Livres d'art et livres d'artiste
Livres anciens avant 1800
Automatistes, Éditions Erta,
Refus Global...

Bonheur
d'occasion
Librairie

GALERIE

ESPACE LOCATIF
DISPONIBLE

Bel espace chaleureux pour
artistes en arts visuels

• Consultez notre site web
pour les tarifs 2016

Salle disponible sans frais
pour lancement de livre ou
autre événement littéraire

1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal
Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
www.bonheurdoccasion.com

LITTÉRATURE

La crasse envie d'adultère

Les maisons, de Fanny Britt, ou comment savoir si on a fait les bons choix

DANIELLE LAURIN



Et s'il n'était pas trop tard?... Si on pouvait choisir une autre voie. Tout envoyer promener. Laisser parler une fois pour toutes cette petite voix à l'intérieur qui dit « vas-y, fonce, c'est ta vie, fais-le, saute, sans regarder derrière »...

Tessa, 37 ans, en couple depuis 15 ans, mère de trois enfants, tombe par hasard sur l'amour de ses 20 ans. Malaise. Puis tourbillon d'émotions, désir en ébullition: un volcan qui se réveille.

Tout lui revient. Toutes ces années à le chercher partout, « dans les chansons, les films, et les milliers de pas parcourus sur les trottoirs de ma ville ». Encore aujourd'hui, la blessure n'est pas guérie. Comment pourrait-il en être autrement, quand il s'agit de « l'Homme-qui-a-tout-changé-et-nous-a-révé-à-nous-même »?

Un rendez-vous est pris, en secret. Ira, n'ira pas? Tessa se prépare mentalement, physiquement, elle ne pense qu'à ça, elle est obsédée. Partagée, tiraillée, bien sûr: y aller, c'est mettre en danger sa vie de famille, sa vie de couple, causer tant de chagrin aux siens.

Car Tessa est persuadée que si elle cède à son impulsion, tout le reste volera en éclats. Elle échafauda les retrouvailles dans sa tête, imagine point par point comment ils vont se tomber dans les bras, tout ça, tout ça. Il n'y aura plus moyen ensuite de reculer: elle ira vers une nouvelle vie, avec lui, l'amour perdu de ses vingt ans, son amour enfin retrouvé.

Cliché, gngnngan, tout ça? Pas quand c'est Fanny Britt qui

écrit. Fanny Britt dramaturge, traductrice, auteure pour la jeunesse, essayiste, qui signe avec *Les maisons* son premier roman.

Le ton est tout sauf complaisant. Plutôt mordant, quoi. Autodérision, autocritique, autodénigrement: la narratrice en a fait sa spécialité. Depuis l'enfance. Bonjour l'angoisse, l'anxiété. Remises en question constantes, donc.

Ici et là, des dialogues savoureux, percutants. Parfois crus. Échanges brefs, qui dévoilent plus que ce qu'il n'y paraît. Et commentaires intérieurs, ravageurs, de la part narratrice sur ce qu'elle entend, ce qu'elle ne dit pas, mais pense tout bas.

Parfois, relents de tendresse, débordements d'amour, qui arrivent à l'improviste et la soulèvent de terre. Elle est comme ça, Tessa. Pas unidimensionnelle, pas du tout.

Narration en dents de scie, alternant entre le présent, le passé. Présent pesant du fait du rendez-vous qui s'en vient, qu'on attend nous aussi nécessairement: effet de suspens. Passé par bribes, depuis l'enfance: scènes marquantes, incluant les deuils de toutes sortes.

Et puis, tout ce qui est sous la surface. Tout ce que soulève cette histoire, au-delà de la question même de l'adultère. A moins que cette tentation suprême, cet appel de la chair soient justement le point focal qui ramène et révèle tout le reste? Tout ce que Tessa a vécu jusque-là et ce qu'elle est devenue?

Parmi les sujets de fond abordés: l'amitié. L'indéfectible et nécessaire amitié entre filles. Le vieillissement, la féminité. Voir entre autres la scène pathétique de la recherche d'un maillot de bain adéquat dans un magasin, « au cœur du Centre Rockland ». Pièce d'anthologie.

Le couple, sa longévité... ou non, qui repose sur quoi, au fait? C'est au centre du roman, bien sûr. Et ça donne lieu à des passages comme celui-ci: « Jim est ce que l'on appelle, quand on n'est pas rebuté par les clichés, un homme de peu de mots. Il trime et pousse et s'enfonce dans la vie, ses mains d'ours en guise d'armure. Le désir affolé qu'elles m'inspirent n'a jamais fané. »

Et puis, il y a, encore et toujours, la maternité. On rejoint là les préoccupations exprimées par l'auteure, mère de deux enfants, dans son ouvrage paru il y a deux ans, *Les tranchées* (Atelier 10).

On pouvait y lire ceci: « Je me savais dotée de cette tendresse folle, mon amour pour mon fils avait toujours agi comme un élastique autour du cœur, qui serrait et pompait tout à la fois. Mais la liberté était une lutte, pour moi. »

Fanny Britt revendiquait dans ce livre le décloisonnement de la maternité, vécue dans toutes ses contradictions: « aimer nos enfants d'une fièvre éperdue », d'accord, plaiderait-elle, mais ressentir aussi, « et parfois dans la même seconde, l'urgence de crisser son camp au bout du monde ». On reconnaît dans ces propos ce que Tessa elle-même vit, ressent, dans *Les maisons*.

Ce roman met aussi en avant les choix professionnels qu'on est amenés à faire. Tessa voulait être chanteuse lyrique, la voici agente immobilière. Plus palpitant qu'il peut sembler à première vue: chaque maison a son histoire, ses secrets, ses drames, non? Mais surtout, comment la narratrice aurait-elle pu revoir cet homme tant aimé à 20 ans, qui vient de mettre en vente sa maison pour cause de séparation?

LES MAISONS
Fanny Britt
Cheval d'août
Montréal, 2015, 256 pages



Le ton de l'auteure Fanny Britt est tout sauf complaisant. Plutôt mordant, quoi. Autodérision, autocritique, autodénigrement: la narratrice en a fait sa spécialité.

Fanny Britt en quelques dates

1977 Naissance à Amos, en Abitibi
2001 Diplômée de l'École nationale de théâtre du Canada en écriture dramatique
2003 Création de sa première pièce, *Honey Pie*, à Espace Libre
2012 Création de sa pièce *Bienveillance*, qui lui vaudra l'année suivante le prix du

Gouverneur général pour le théâtre.
2013 Le roman graphique pour la jeunesse *Jane, le renard et moi* (Pastèque), dont elle a signé les textes et Isabelle Arsenault les illustrations, est classé parmi les dix meilleurs livres illustrés de l'année par le *New York Times* et reçoit plusieurs prix.

DOMINIQUE GARAND

LEMEAC

Florence, reprise

« Le premier roman [de] Dominique Garand déplaie [...] pour le lecteur-voyageur le plan de cette ville italienne qu'on peut considérer, à juste titre, comme le berceau de la Renaissance. »

Said Mahrady, *Laurier le web*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

PALMARÈS Gaspard LE DEVOIR

Du 12 au 18 octobre 2015

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (NB DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	L'Amour au temps d'une guerre • Tome 1... Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	1/2
2	Souvenirs d'autrefois • Tome 1 1916 Rosette Laberge/Les Éditions réunis	-/1
3	Madame Tout-le-monde • Tome 5 Ciel d'orage Juliette Thibault/Hurtubise	2/4
4	Ma vie est entre tes mains Suzanne Aubry/Libre Expression	-/1
5	Tromper Martine Stéphane Dompierre/Québec-Amérique	3/3
6	La femme qui fuit Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	-/1
7	Cobayes, Olivier Yvan Godbout/Mortagne	-/1
8	Es-tu au régime? Moi non plus! Catherine Bourgault/Les Éditions réunis	5/3
9	1967 • Tome 2 Une ingénue à l'Expo Jean-Pierre Charland/Hurtubise	8/8
10	Une nuit, je dormirai seule dans la forêt Pascale Wilhelm/Libre Expression	6/3
Romans étrangers		
1	Millénaire • Tome 4 Ce qui ne me tue pas David Lagercrantz/Actes Sud	1/8
2	Macabre retour Kathy Reichs/Robert Laffont	-/1
3	Le livre des Baltimore Joël Dicker/Faliois	2/2
4	La fille du train Paula Hawkins/Sonatine	3/21
5	Cinquante nuances de Grey par Christian E. L. James/Lattès	4/12
6	Seul sur Mars Andy Weir/Milady	7/4
7	Les assassins Roger Jon Elory/Somatine	6/3
8	La nuit de feu Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	10/6
9	Lontano Jean-Christophe Grangé/Albin Michel	8/2
10	After • Tome 1 La rencontre Anna Todd/Homme	9/4
Essais québécois		
1	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces... Boucar Diouf/La Presse	1/2
2	Foglia l'insolent Marc-François Bernier/Édito	2/4
3	La médiocratie Alain Denault/Lux	3/2
4	Dihad.ca. Loups solitaires, cellules dormantes... Fabrice de Pierrebouge Vincent Larouche/La Presse	4/9
5	Les libéraux n'aiment pas les femmes Aurélie Lanctôt/Lux	7/2
6	Ces valeurs dont on parle si peu Jacques Grand/Maison/ Carte blanche	5/2
7	Le livre qui fait dire oui Sol Zanetti/du Québécois	-/1
8	Le grand retour John Saul/Boréal	6/2
9	De quels médias le Québec a-t-il besoin? Collectif/Leméac	-/1
10	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu Jean-François Lépine/Libre Expression	-/1
Essais étrangers		
1	Sable mouvant. Fragments de ma vie Henning Mankell/Seuil	-/1
2	La 6e extinction. Comment l'homme détruit... Elizabeth Kolbert/Guy Saint-Jean	-/1
3	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité Yuval Noah Harari/Albin Michel	1/6
4	Lettres à mes petits-enfants David Suzuki/Boréal	4/5
5	Du bonheur. Un voyage philosophique Frédéric Lenoir/Fayard	5/35
6	La grande fracture. Les sociétés inégalitaires... Joseph E. Stiglitz/Les Liens qui libèrent	-/1
7	Un monde d'inégalités. L'état du monde 2016 Collectif/Découverte	-/1
8	Balade avec Épicure Daniel Klein/Michel Lafon	3/5
9	Petit éloge de la lecture Pef/Callimard	-/1
10	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers? Stephen Hawking/Odile Jacob	6/6

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Lise TREMBLAY

CHEMIN SAINT-PAUL

« Un récit poignant. L'auteure a trouvé la musique singulière pour faire de confessions intimes une affaire universelle. »
Claudia Larochelle, *Avenues*

« Bouleversant. »
Sébastien Lefebvre
Librairie Gallimard

« Un roman fabuleusement écrit [...]. Une plume belle et incisive. »
Natalia Wysocka, *Métro*

« Un récit fabuleux! »
Marie-Louise Arsenault
Radio-Canada

Récit
112 pages • 17,95 \$
PDF et ePub • 12,99 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

© Martine Doyon

LITTÉRATURE

L'ÉCRIVAIN ET L'ARGENT (4/4)

Combien ça vaut?

LOUIS
HAMELIN

J'ai cessé de fréquenter l'établissement d'un bouquiniste qui, devant les boîtes de livres en bon état, souvent comme neufs, dont je débarrassais mes garde-robes, hochait la tête: valeur de revente à peu près nulle, pronostiquait-il d'un air sombre, en leur accordant à peine un coup d'œil. Peut-être qu'une Louise Penny ou un Marc Lévy eussent trouvé grâce à ses yeux, mais ma boîte de carton ne regorgeait pas précisément de ces *best-sellers* naturels qui, de toute manière, sont très capables de se passer de cette attente forcée sur une voie de garage. La dernière chose que veut un écrivain, c'est se faire rappeler que les livres ne valent rien. Maintenant, je fourgue mes piles d'usagés à la bibliothèque municipale, où je suis toujours accueilli par un grand sourire.

Mais la question implicite vers laquelle pointait le nez levé de ce libraire demeure: si un livre usagé, une parution récente en parfait état, ne vaut rien, alors combien vaut le livre neuf? À cette question, les éditeurs et les libraires ont une réponse toute prête: 30 dollars, ou 20, ou 40. Des coûts de production au salaire de l'attachée de presse, il faut huiler la sacrosainte chaîne du livre, et continuer de rêver du prix unique capable de protéger les revenus de tout ce beau monde, et de nous répéter, comme un mantra, que le livre n'est pas une marchandise comme les autres. Après tout, les vaches laitières ont bien leur marché garanti.

Ce qu'on sacrifie

À ces débats, l'écrivain prête une oreille presque distraite. J'oserais même dire qu'il se sent à peine concerné. Peut-être a-t-il obscurément conscience du fait que les mots jaillissent de son cerveau sont la matière première d'une industrie et que, comme dans n'importe quelle industrie, la récolte est moins payante que la transformation et la distribution. L'écrivain sait bien que des librairies ferment, que d'autres sont avalées, il souhaite lui aussi la survie de cette structure dont dépend son statut social, sinon sa subsistance quotidienne, et où il est, et va demeurer, pour un avenir prévisible, le moins bien rémunéré des maillons d'une chaîne qui n'existerait pas sans lui. «Tous ces professionnels (biblio-



MICHAEL STEWART AGENCE FRANCE-PRESSE

L'écrivain de demain? Ce sera un brillant agent de circulation des contenus, un gestionnaire des flux d'images et de signes. C'est du moins ce que croit le poète américain Kenneth Goldsmith.

thécaires, professeurs de lettres, etc.) vivent et travaillent grâce à la production des écrivains, qui ne sont eux, pour la plupart, pas en mesure de vivre de cette production. [...] Ne s'agit-il pas là d'une étrange situation d'exploitation? [Olivier Larizza citant Bernard Lahire dans *Les écrivains et l'argent*, Orizons]» Aux dernières nouvelles, aucun éditeur ne s'est encore retrouvé à la soupe populaire.

Pour la plupart des écrivains professionnels, les bouleversements induits dans le monde de l'édition par l'actuelle migration de la culture vers l'horizon virtuel et son nouveau Far West hors-la-loi-sur-le-droit-d'auteur représentent une menace somme toute nuancée: passer du statut de travailleur mal payé à celui de travailleur encore moins bien payé, ou pas du tout.

Le piratage des œuvres et les déprédations du copier-coller risquent de nous apparaître bientôt comme un faux problème, ou du moins, un problème secondaire, superficiel. Alors que la question de fond est (déjà) celle-ci: deux vaches sacrées de l'écriture créative

de toute une tradition littéraire, la notion d'auteur (au sens d'autorité) et le concept de propriété intellectuelle, sont aujourd'hui menacées par un omnimédia qui reconnaît pour seuls idéaux l'accessibilité infinie, la gratification immédiate et la gratuité universelle. Deux vaches sacrées sacrifiées au principe du Big Mac (le Même Partout), et voici déboulonnée une vieille notion chère à la pensée dite analogique: l'originalité.

La condamnation du plagiat, ce crime de lèse-originalité, appartient déjà aux réflexes de l'Ancien Monde. La définition traditionnelle du plagiat ne résistera plus très longtemps à la pression de la technologie. Ce qui hier était criminel et passible de sanctions (cultiver et vendre du pot en Uruguay, pratiquer l'euthanasie en Oregon) peut très bien se retrouver, du jour au lendemain, non seulement toléré, mais admiré et valorisé.

Faire la circulation

Pour le poète américain Kenneth Goldsmith, qui a enseigné l'*uncreative writing* à l'Université de Pennsylvanie et qui fait l'apologie du «*génie non original*», l'écrivain de demain (d'aujourd'hui) est un simple (brillant, génial, etc.) agent de circulation des contenus. Devant l'infini cosmique de la quantité d'informations disponible, la mesure du talent, explique-t-il, se traduit désormais par la manière dont on maîtrise, gère et dissémine les flux d'images et de signes. «Le contexte est le nouveau contenu», lance ce fier petit-fils

de Marshall McLuhan dans *Uncreative Writing: Managing Language in the Digital Age* (Columbia University Press).

Pour lui et d'autres partisans du plagiat institutionnalisé, les actuelles lois sur le *copyright* représentent une entrave vitale à la créativité. La littérature, constatent-ils, irrécupérablement romantique et attachée à ses vieux machins (idée originale, paternité intellectuelle), fait figure, en ce domaine, de cousine attardée des arts visuels et de la musique, où le conflit de l'authentique et de la reproduction est désormais un lieu commun de la création.

Il reste que l'autoédition plus ou moins spontanée dans l'espace virtuel entraîne une dévaluation de l'écriture difficile à nier: 1) tout le monde écrit; 2) n'importe comment, dans une joyeuse autosatisfaction instantanée; 3) tout est égal, car également consommable.

Si tout doit avoir un coût, combien vaut la phrase que je viens d'écrire? Combien vaut (ou valait) une chronique de Pierre Foglia? Faut-il diviser son salaire annuel par le nombre de textes parus dans l'année? Calculer le nombre d'exemplaires supplémentaires de *La Presse* vendus les jours où il faisait chronique et multiplier le profit engrangé par le nombre de chroniques? Ou bien se demander si un géant de l'originalité comme lui sera même pensable à l'ère radiieuse de l'écrivain-pitonneur devenu ce ludique pillier de contenus «anonymisés»?

En fait, le livre est une marchandise comme une autre. C'est l'écriture qui ne l'est pas.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La généalogie des Mendelssohn

GUYLAINE MASSOUTRE

Dix enfants au XVIII^e siècle, des centaines de figures traversant le XX^e siècle, des changements de religion, de pays, de langue, de destin. De la toile des générations, reconstituée dans son salon, Diane Meur suit le fil de sept cent soixante-cinq noms.

À partir du philosophe des Lumières, ami de Kant, jusqu'aux deux cent quarante Mendelssohn réunis à Berlin en 2007 — venus des États-Unis, de la République tchèque, du Canada, de France et d'Espagne —, la somme est abyssale et les surprises, vertigineuses. Meur se promène dans les archives des Mendelssohn, sans plan d'écriture, mêlant ses impressions et sa curiosité aux traces qu'elle découvre.

Au départ du livre, il y a la carte des Mendelssohn, un arbre généalogique paru dans un livre allemand en 1879. On y voit Moses Mendelssohn, né en 1729, rencontrer Vogel Gugenheim. Ce philosophe juif, qu'on surnomme «le Socrate allemand», en pleine époque fanatique, était bossu; ce qui ne l'empêcha pas de fonder une descendance nombreuse.

Mais, en généalogie, il y a toujours un avant. Par exemple, ce Mendel Heymann Dessau, qui vient d'une famille de talmudistes à Cracovie, les Katzenellenbogen, devenu Wahl, permet à Meur de remonter à Padoue. La géographie et la légende se mêlent vite, dans l'histoire juive, au rythme des décrets qui chassent les Juifs ou les cantonnent strictement.

Après Moses, l'arbre descend de la cuisine de Meur dans son salon. Bâti en six semaines, il schématise des vies dont plusieurs sont illustres.

Achoppements

Ils ne sont pas les seuls à vivre sur les routes. Ceux qui veulent savoir fomentent l'itinérance, juifs ou pas, convertis au christianisme ou nés dans cette foi. Aux Juifs, il faut être tenaces, exceller dans la religion du Livre. Toutefois, les formes porteront peu au fils de Moses, Abraham, décidé à vivre selon une bonne étoile. À partir de lui, on assistera à des changements de langue et de religion. L'un sera explorateur en Arctique. Une

autre, petite-fille de Moses, deviendra même bonne sœur.

Voilà pourquoi la romancière belge, jubilant devant tant de souplesse, leur emboîte le pas, épluchant des archives nombreuses, qu'elle rédige à sa façon en suivant leurs exploits de carrière et les correspondances célèbres où ils sont cités. Elle contribue ainsi à la légende, jusque dans tel café parisien des années 2000, où l'histoire continue de prendre corps.

Le labyrinthe des Mendelssohn est donc atypique. Celui qui s'illustre sous le nom du compositeur, Felix, né à Hambourg en 1809 et mort en 1847, prendra consistance grâce aux lectures de Meur, à Berlin, où elle refait ce qui, de petit filet d'eau, devient bientôt rivière.

Arrêt sur fabrication

Raconter les Mendelssohn ne se conçoit guère linéairement. Meur se met donc en scène comme le point d'ancrage, en exploratrice d'un matériau historique proliférant et têtue. Dans sa structure en spirale, elle s'insère en écrivaine attachée à son sujet, décrivant le dédale, réagissant à ce qu'impose la lecture d'un côté, la subjectivation de l'écriture de l'autre côté.

Meur observe l'acte qui se projette sur la page. Elle dit comment le matériau exige des choix, selon les affects de la fabrication de l'histoire. «Et c'est seulement en mars 2013, lors d'un bref retour à Berlin, que j'ai compris que je n'écrirais pas le roman des Mendelssohn, mais le roman vécu de ma recherche sur les Mendelssohn, dont je serais le seul personnage répondant à mes critères du personnage de fiction, puisque je ne connais pas d'avance ma propre vie (façon de vous dire que j'ignore absolument où, quand et comment finira ce livre)», écrit-elle.

Présent dans la première liste du Femina, l'ouvrage est vivant. L'altérité devient la passion de l'autre, et l'effort du langage, celui de faire lever les corps des papiers morts.

Collaboratrice
Le Devoir

LA CARTE DES MENDELSSOHN

Diane Meur
Sabine Wespieser
Paris, 2015, 483 pages

WIKICOMMONS

Diane Meur retrace la grande généalogie de Mendelssohn, depuis le philosophe Moses jusqu'aux années 2007, en passant, bien sûr, par Felix. La lithographie du compositeur, datant de 1837, est faite d'après un portrait de Theodor Hieldebrandt.

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

LEMEAC

Les livres curieux

«Depuis des années, Jean-François Chassay réconcilie dans ses essais la science et la littérature, prouvant ainsi que ces disciplines sont complémentaires pour penser notre monde.»

Chantal Guy, La Presse

Société de développement des entreprises culturelles Québec

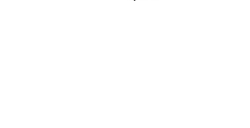
514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Soirée poésie
Hommage à Michel Beaulieu

Jeudi 29 octobre à 19 h 30

Animation: Paul Bélanger
Lectrice: Marie-Ginette GuayAvec la participation de:
Antoine Boisclair, Guy Cloutier,
Denise Desautels, Hélène Dorion,
Pierre Filion, Vincent Filteau,
Madeleine Gagnon, Karim Larose,
Valérie Mailhot, Robert Melançon.

Contribution suggérée: 5 \$

Librairie indépendante de quartier
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

Michel R. Denis

LA CORDÉE

Une fierté pour le scoutisme et pour le Québec

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

LIVRES

VÉCU

SUITE DE LA PAGE F 1

réel" ne sont pas dans l'expérience du texte, des mots, de la matérialité de l'écrit. L'expérience se passe dans la vie même (qui de ce fait devient d'ailleurs un matériau particulièrement précieux). Je crois surtout que ces écritures ont plus de parenté avec la littérature du sida de la fin du XX^e (Hervé Guibert, Guillaume Dustan), qu'avec la performance. Il s'agit en ce sens pour moi d'écritures plus performatives que performées.»

Pour Duhamel, pas de rupture avec la représentation non plus que de volonté de briser le cadre. «L'aventure ici concerne l'extension des territoires de la représentation, le raffinement des techniques pour faire voir et une forme de perfectionnement des manières de montrer. C'est ce qui est fascinant par exemple dans *L'inceste* [Stock] ou dans Une semaine de vacances [Flammarion] de Christine Angot. Ces livres nous bousculent



CHRISTIAN TIFFET

dans ce que nous sommes comme lecteur, comme être intime. Ils ne nous bousculent pas tant dans nos valeurs, et lire Angot ce n'est pas tant une aventure psychologique qu'une expérience esthétique et intellectuelle, où le réel est montré comme un visage à pu l'être enfin avec les premiers daguerréotypes. C'est donc, je crois, une affaire de "réalisme" nouveau genre.»

Morale du vrai

On note aussi une tendance à poser un jugement de valeur sur les écritures du réel dans le domaine francophone. La spé-

cialiste Sophie Létourneau ressort l'exemple de *Madame Bovary*, au XIX^e siècle, roman pour lequel Gustave Flaubert s'est inspiré d'un fait divers et a dû subir un procès... pour outrage à la morale et aux bonnes mœurs, à cause «du réalisme vulgaire et souvent choquant de la peinture des caractères». Alors qu'aux États-Unis, «s'il y a un scandale lié à la non-fiction, c'est parce que l'auteur a pris des libertés par rapport à la réalité, parce qu'il n'a pas été franc, pas collé aux faits».

«Il faut sortir des polarités», soutient Sophie Létourneau, et

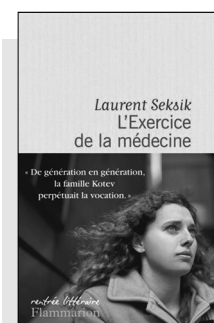
des jugements sur les écritures. Il y a de la place pour tout. On ne peut pas empêcher l'histoire littéraire d'avancer — et je ne dis pas que la non-fiction est un progrès sur l'invention, mais c'est une autre dimension, qui prend juste plus d'importance maintenant. Après, ce sera autre chose.»

Peut-elle imaginer ce qui viendra ensuite? «Je ne sais pas. Mais je me rends compte que les cycles sont beaucoup plus rapides en arts visuels qu'en littérature. Au début du XX^e siècle, la littérature était encore pas mal en phase avec les expérimentations modernes. Mais en littérature, on n'est pas sorti de la figuration ni de l'espace de représentation comme les arts visuels l'ont fait. On commence à entrer dans un régime qui ressemble à l'art contemporain... qui lui, existe depuis 40 ans. On dirait que c'est plus de percevoir les formes et le changement des formes en littérature, que c'est moins immédiat.» Vrai que lire et écrire sont des activités qui, elles, ne s'accroissent pas...

Le Devoir

Guyline Massoutre

LA VITRINE



ROMAN

L'EXERCICE DE LA MÉDECINE

Laurent Seksik
Flammarion
Paris, 2015, 340 pages

Devient-on médecin par esprit de famille? C'est la question que s'est posée Laurent Seksik, lui-même médecin-écrivain, dont on se souvient peut-être du *Cas Eduard Einstein* (J'ai lu) qui a assuré une belle visibilité à l'auteur. Celui-ci se penche maintenant sur une lignée de médecins au XX^e siècle, dont la plus jeune est cancérologue à Paris. Les Kotev, originaires de Russie, ont toujours cru à la vie. Seksik n'analyse guère les raisons politiques qui ont fait de cette famille les exilés juifs qu'ils sont. Non. Il raconte une histoire, classique, avec des dialogues et des personnages un brin héroïques, habiles ou chanceux, très attachants. Même s'il est doté d'une bibliographie sérieuse, le livre vit surtout de ses dialogues et des scènes concrètes, quasi théâtrales, qui dévoilent le but avéré du roman: faire vivre des personnages dont le point commun est la douceur, la compassion et une chaîne de mains secourables.

Écritures du réel

Cette saison, côté québécois, nombreuses sont les écritures du réel, qu'elles se mêlent un peu ou fortement d'imagination, de confessionnel ou d'intime. On peut nommer *Chemin Saint-Paul* (Boréal) de Lise Tremblay, *Le parfum de Janis* (Cheval d'août) de Corinne Laroche, *La femme qui fuit* (Marchand de feuilles) d'Anaïs Barbeau-Lavalette, *Blanc dehors* (Héliotrope) de Martine Delvaux, qui revendique le romanesque, mais avec réalisme, avec une volonté de dire le «véridique». *Le parfum de la tubéreuse* (Alto), d'Élise Turcotte, s'inspire fortement de son expérience comme professeure. *Doux dément* (Boréal), de l'ex-

collaborateur au *Devoir* Gilles Archambault, met en scène Gilles Archambault. Et la traduction de *L'air adulte*, d'Ann-Marie MacDonald (Flammarion Québec), à venir bientôt, est un récit très inspiré de la vie de l'auteur. Entre autres.

En France, outre Liberati et Angot, le dernier Delphine de Vigan, *D'après une histoire vraie* (JC Lattès), joue complètement sur les frontières du réel et de l'invention, s'amusant à brouiller les pistes. Et nommons, même si l'oeuvre ne date pas d'hier, «l'opéra-autobiographie» magnifique de l'artiste Charlotte Salomon, *Vie? ou Théâtre?* (Tripode), qui arrive bientôt en librairies.

XXXIII^e COLLOQUE ANNUEL DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBECQUARTIERS EN RECOMPOSITION :
LES NOUVELLES DIVERSITÉS DE MONTRÉAL

SOUS LA RESPONSABILITÉ DE SHERRY SIMON

VENDREDI 30 OCTOBRE 2015

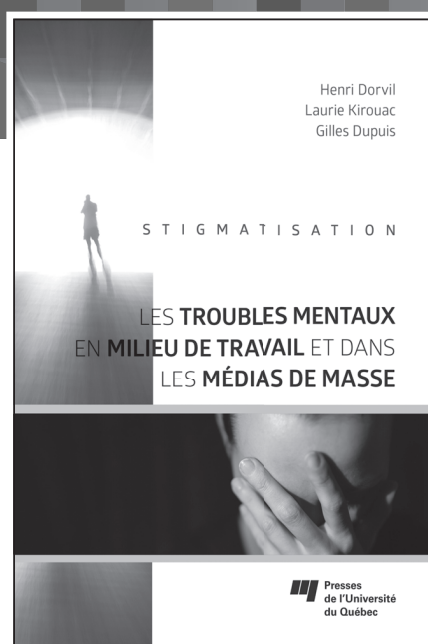
9 h 00 À 17 h 00

BAnQ Vieux-Montréal,
535 avenue Viger Est, Montréal
Métro Berri-UQAM ou Champs-de-Mars

AVEC LA PARTICIPATION DE
SOPHIE BIENVÉNU, CHRISTIAN BUJOLD, SYLVAIN DAVID, NICOLAS DICKNER,
GILLES DUPUIS, CATHERINE GINGRAS, DANIEL GRENIER, SIMON HAREL,
PATRICIA LAMARRE, ÉMILIE MONNET, POHANNA PYNE FEINBERG,
MARIÉ-HÉLÈNE POITRAS, RODNEY SAINT-ÉLOI, ROBERT SCHWARTZWALD,
GAIL SCOTT, MANI SOLEYMANLOU et WILL STRAW



Une analyse des mécanismes sociaux
derrière le phénomène de stigmatisation
des travailleurs temporairement invalides
en raison d'un diagnostic de trouble mental.



Stigmatisation

LES TROUBLES MENTAUX
EN MILIEU DE TRAVAIL ET
DANS LES MÉDIAS DE MASSE

Henri Dorvil, Laurie Kirouac et Gilles Dupuis

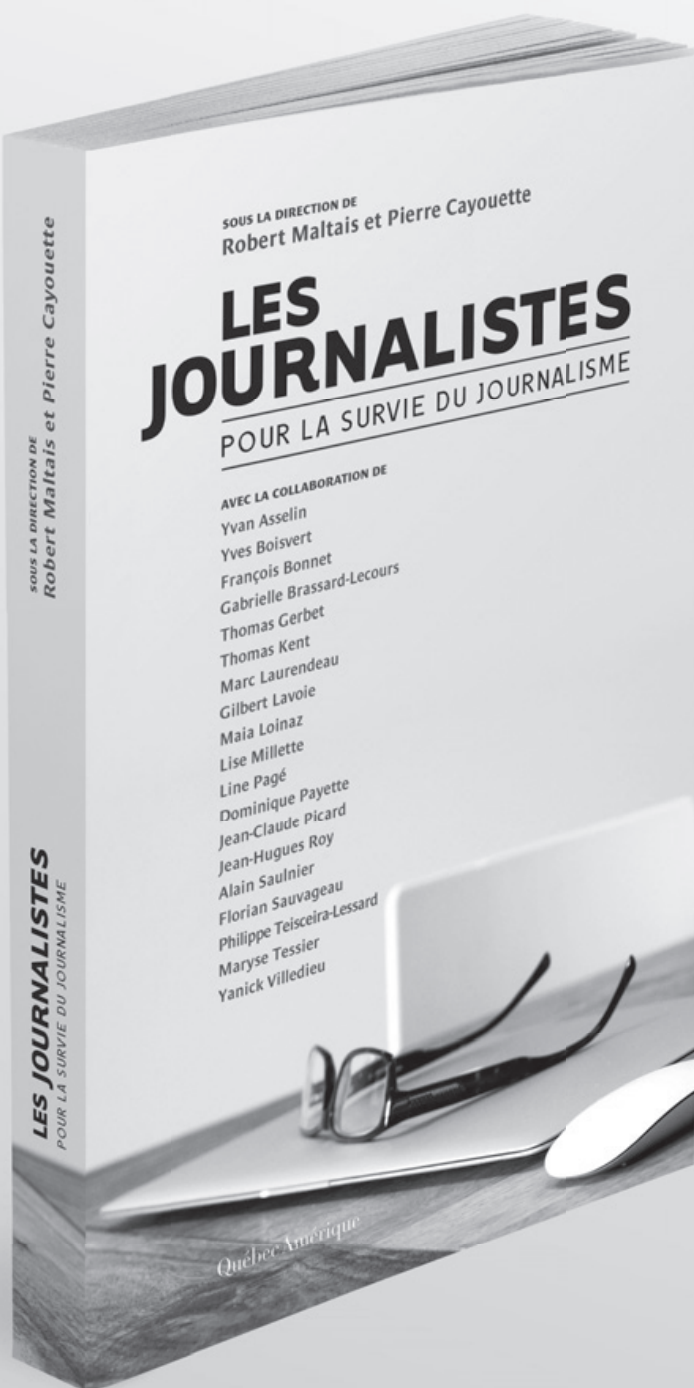
2015 | ISBN 978-2-7605-4365-2

30⁰⁰\$ PAPIER 21⁹⁹\$ PDF EPUBPlus de
1 400 livres
à feuilletter

PUQ.CA

Presses
de l'Université
du Québec

On a tous besoin de savoir
POUR AGIR



Québec Amérique
quebec-amerique.com



Conseil des arts
du Canada Canada Council
for the Arts



ESSAIS

Monique LaRue, pro domo

LOUIS CORNELIER



Vous souvenez-vous de «l'affaire LaRue»? Cette polémique a animé les pages du *Devoir* pendant le printemps et l'été de 1997. Elle fut, pour celle qui l'a déclenchée bien malgré elle, un véritable cauchemar. Presque vingt ans plus tard, Monique LaRue, dans *La leçon de Jérusalem*, revient sur cette histoire, afin de s'assurer d'avoir «le dernier mot».

Romancière primée, notamment pour *La démarche du crabe* (Boréal, 1995) et *La gloire de Cassiodore* (Boréal, 2002), Monique LaRue publie, en 1996, *L'arpenteur et le navigateur* (Fides), une plaquette contenant le texte d'une conférence qu'elle n'a pas donnée, faute de public. Cet opuscule se veut une réflexion sur la nature de la littérature québécoise et est né d'un malaise.

LaRue y raconte qu'un collègue lui a confié son irritation devant la place grandissante occupée par les écrivains dits migrants dans le champ littéraire québécois. Pour ce collègue, cette littérature migrante n'est pas vraiment représentative de la culture québécoise et suscite un engouement démesuré.

LaRue, c'est une évidence à la lecture de son livre, s'oppose à ce discours. Elle reconnaît, comme le résumait les auteurs de l'ouvrage *Un Québec polémique* (Hurtubise, 2014), que la littérature est «un champ de tension entre deux forces: l'appartenance, d'une part, l'arrachement à la terre natale, d'autre part», d'où le titre de son texte, mais elle rejette la conception nationaliste de la littérature mise en avant par son collègue.

Erreur d'interprétation

Or, coup de théâtre, en mars 1997, la revue *Tribune juive*, par la voix de sa directrice Ghila Sroka, attaque violemment LaRue, en lui imputant les propos de son collègue, qu'elle dénonce pourtant, et en l'accusant de racisme et de «nettoyage ethnique». C'était, il faut le redire, du pur délire. Les journalistes Réginald Martel, Lise Bissonnette, Denise Bombardier, Pierre Foglia et Robert Saletti n'ont pas manqué, dans les mois qui ont suivi, de dénoncer sans détour cette «lecture faussée». Ghila Sroka avait mal lu, errait dans son interprétation du texte de LaRue et devait s'excuser.

Ce ne fut pas le cas. Sroka s'est entêtée, en a remis pendant des mois et a même trouvé plusieurs intellectuels, dont Marc Angenot, pour l'appuyer. C'était effarant. LaRue raconte même que des écrivains, qu'elle croyait ses alliés, la fuyaient. Elle dit, aujourd'hui, «merci au journalisme» et au *Devoir*, qui ont su, eux, combattre le mensonge.

«Personne, au XX^e siècle, ne peut se laisser traiter mensongèrement de raciste par une revue juive sans protester», écrit-elle dans *La leçon de Jérusalem*. *Mon existence dans le monde, ce qu'elle a été, aura été, la vérité de ma vie, si tant est que cette chose existe, sont concernées et c'est pourquoi j'écris ceci*, continue-t-elle. C'est le film *Hannah Arendt*, de Margarethe von Trotta, vu en juillet 2013, qui lui a donné l'élan nécessaire pour replonger dans cette affaire.

Ce film raconte la controverse née de la couverture par Arendt, à Jérusalem, en 1961, du procès d'Eichmann, criminel de guerre nazi, responsable de la logistique de la «solution finale». Alors que tous s'attendaient à voir un monstre sanguinaire dans l'accusé, Arendt découvrit plutôt un homme médiocre, moins maléfique qu'atteint d'un «manque de pensée», manque qui lui interdit l'accès à un dialogue intérieur, d'où pourrait naître une conscience du bien et du mal, et le mène à acquiescer au



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Monique LaRue

mal radical. Arendt, pour résumer le problème, proposera le concept de «banalité du mal», ce qui lui vaudra des accusations de nazisme et l'inimitié de plusieurs de ses amis.

Éthique de la discussion

Cette «mésaventure intellectuelle» vécue par Arendt, celle d'une femme qui développe sa réflexion librement, contient, pour LaRue, «la leçon de Jérusalem» et lui confirme qu'elle a eu raison, malgré tout, d'écrire le texte qui l'a entraînée dans le cauchemar de l'affaire LaRue.

Or, l'écrivaine pousse le bouchon en assimilant les propos de son collègue au «racisme et [à] la xénophobie littéraire», voire à «la banalité du mal». À l'époque, il faut s'en souvenir, un Marc Angenot affirmait que

presque toute la littérature québécoise non migrante était médiocre, et bien des partisans de la littérature de la diversité la présentaient comme essentiellement supérieure, esthétiquement et moralement, à celle du groupe majoritaire, du seul fait de son statut de «migrante». En accusant de racisme son collègue et, par extension, tous les intellectuels nationalistes qui contestaient une telle vision des choses, Monique LaRue ne brille pas par son respect de l'éthique de la discussion. On se serait attendu à mieux de la part d'une victime d'accusations intempestives.

Dans un autre essai publié dans cet ouvrage, l'écrivaine, tout en redisant son appui à la loi 101, se lance dans une réflexion sinueuse sur le droit des enfants trilingues (par exemple: un père québécois et une mère japonaise qui utilisent l'anglais comme langue familiale) à recevoir à l'école un enseignement de l'anglais langue seconde (n'est-ce pas déjà le cas pour tous les enfants qui fréquentent l'école française?) et sur la nécessité du bilinguisme dans le monde actuel.

Cette dernière opinion est légitime, mais l'argumentation

de LaRue est lamentable. Il est honteux, écrit-elle, que les jeunes Québécois francophones ne soient pas plus bilingues, alors que les jeunes anglophones le sont presque tous. Cette situation relève pourtant de la normalité: dans toute société, ce sont surtout les minoritaires qui sont bilingues. LaRue affirme aussi que la qualité du français au Québec «est la condition sine qua non de la politique, et ne peut être sa conséquence». Une telle assertion revient à nier que le statut social dévalorisé du français, dans un Québec

privé des instruments de sa pleine affirmation nationale, est la cause directe de ses insuffisances qualitatives, comme Gaston Miron s'est épuisé à l'expliquer sa vie durant.

Monique LaRue a du style, du grand style même, et son essai a quelque chose d'envoûtant. Ça ne lui donne pas toujours raison pour autant.

louisco@sympatico.ca

LA LEÇON DE JÉRUSALEM
Monique LaRue
Boréal
Montréal, 2015, 304 pages

STÉPHANIE BELLEMARE-PAGE

Chaque fois, je t'invente

«[...] Stéphanie Bellemare-Page nous propose un premier ouvrage surprenant, empreint de poésie et de tristesse.»

Normand Babin, *La recrue du mois*

«Chaque fois, je t'invente est poignant d'émotion. Sous les mots se cachent cette souffrance sourde, ce manque cruel, si caractéristiques aux grandes blessures.»

Dominique Mailloux, *La recrue du mois*

LEMEAC

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

CHRONIQUES

L'envers du progrès de l'Inde

Le journaliste Guy Taillefer fait découvrir un pays en pleine crise de modernité

MICHEL LAPIERRE

Lors de sa visite en Inde en 2010, le président américain Barack Obama a ravi les élites locales en disant que leur pays était «non pas une puissance émergente, mais une puissance émergée». Mais *L'Inde dans tous ses états*, de Guy Taillefer, rappelle que, malgré un fascinant progrès socioéconomique, la nation traîne un lourd passé. Système de castes et infériorisation des femmes y semblent encore des maux graves, comme la rareté de l'eau saine.

Editorialiste au *Devoir*, Taillefer a réuni ses chroniques publiées dans le journal durant son séjour en Inde de 2009 à 2014 pour constituer un essai aussi lumineux que mordant sur le pays où il découvre «le marché de la soif». L'Inde possède seulement 4% des réserves mondiales d'eau douce et elles sont très souvent polluées. Puits et camions-citernes pullulent, mais ne profitent essentiellement qu'aux riches.

«Ce qui est tout à fait dans l'ordre du capitalisme de sans-cœur — pardonnez-moi le pléonasme —, qui est malheureusement l'un des traits dominants du "développement" de l'Inde», écrit le journaliste. Malgré la démocratie et l'égalité officielles, une autre injustice subsiste, dictée par la religion traditionnelle du pays: l'hindouisme. Il s'agit du système de castes qui exclut notamment de la société majoritaire et hiérarchisée les *dalits* (appelés aussi les intouchables), les autochtones et les musulmans.

Interviewé par Taillefer, un sociologue appartenant aux *dalits*, qui forment plus de 16% de la population, révèle: «Des 1400 professeurs dans neuf universités centrales, selon mes calculs,

seulement quatre étaient dalits.» Les hautes castes contrôlent toujours les institutions.

L'anglais à tous crins

La condition des femmes en Inde, par ailleurs, ne se prête nullement à la plaisanterie. Taillefer s'indigne au plus haut point de la discrimination qu'elles subissent au nom de traditions obscurantistes et brutales. Il lui suffit d'énumérer le viol, «presque culturellement approuvé», aux dires de Shoma Chaudhury, ex-éditrice de l'importante revue indienne *Tehelka*, le crime d'honneur, le fœticide féminin, l'ostracisme contre les divorcées, l'assassinat pour «sorcellerie», le mariage forcé de fillettes...

S'il y a un sujet que Taillefer aborde et qui, contre toute attente, rapproche curieusement l'Inde d'un Québec auquel révent certains Québécois, c'est bien l'usage de l'anglais, ce legs colonial.

Pour l'occasion, le journaliste crée un bijou d'humour caustique: «L'anglais est un tremplin, mais la piscine est vide.»

À peine 5% savent vraiment le parler, mais presque 70 ans après l'indépendance arrachée à la Grande-Bretagne, il reste de facto la langue officielle à côté de l'hindi, idiome du nord du pays. Taillefer emploie le mot «déification» à propos de l'anglais, comme si cette langue prolongeait l'esprit de caste et la phalocratie d'une Inde avide de marier tradition étouffante et folle modernité.

Collaborateur
Le Devoir

L'INDE DANS TOUS SES ÉTATS

Guy Taillefer
Presses de l'Université de Montréal
Montréal, 2015, 292 pages

«L'Inde et les États-Unis sont parents par leur conservatisme moral»

Extrait de *L'Inde dans tous ses états*

MCEBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

146

Le secret

12 \$

JEAN-PIERRE APRIL, MATHIEU BLAIS, CHRISTINE DAFPE
EVELYNE GAGNON, OLIVIER GAGNON, STÉPHANE GAUTHIER
CHANTALE GINGRAS, JULIE HÉTU, SUZANNE JACOB
JACK KEGUENNE, MICHAËL LA CHANCE, PERRINE LEBLAN
MARIE LEFEBVRE, TRISTAN MALAVOY, ANTONIN MARQUIS
MAXIME OLIVIER MOUTIER, JULIA PAWLOWICZ, THOMAS POURCHAYRE
NADIA ROY, MARIE-ÈVE SÉVIGNY, JEAN-PHILIPPE VEILLEUX

81^e CONGRÈS DU PEN INTERNATIONAL À QUÉBEC PAR ÉMILE MARTEL
UN NUMÉRO PILOTÉ PAR ROBERT GIROUX

www.revuemocbius.qc.ca